

60

L'enfant sous la forme duquel Giselle devait renaître mourut au troisième jour de sa vie embryonnaire grâce à l'action d'un contraceptif. Tel était le don de grâce qu'elle put aussitôt quitter la Terre et la vieille condition de l'être mortel pour rejoindre les béatitudes si longtemps tenues en suspens.

Sans nom, sans but, sans idée d'un avant ou d'un après, sans larmes, ni rire, ni vêtements à porter, ni formalités à remplir, que pouvait-on dire de son âme désormais ? Que parfois elle bougeait et parfois restait immobile. Qu'il demeurait à l'intérieur un noyau et à l'extérieur une sorte de peau ou de coquille ; et dans le noyau une pulsation, et sur la peau la sensation de quelque chose ou de quelqu'un d'autre, de tempi ou de volumes différents, de volontés opposées ou concurrentes.

Mais par rapport à des archétypes grossiers tels que les fleurs, le ciel bleu, la chaleur du soleil ou la distance des étoiles, que pouvait-elle savoir ou sentir ? Que les fleurs pleurent comme les enfants demandant l'attention des adultes qui les aiment ; que le dôme du ciel et le cristallin de l'œil riment l'un avec l'autre, et que tous deux ont la même réalité ; que toute chaleur est dissipée en fonction du temps ; que la distance est la fiction suprême de Dieu.

Mais quelque chose de plus *humain* ne peut-il être dit ? Les âmes sont-elles si éthérées que toutes les formulations que nous leur appliquons doivent être aussi abstraites que des ornements d'arbre de Noël ? Même sans nom, l'amour ne peut-il lancer ses flèches dans nos cœurs au hasard, afin de les faire saigner en réponse ? Eh bien oui, il le peut. Il y a des moments où une âme libérée de sa caverne de chair s'élance vers un esprit mortel pendant qu'il est en proie au sommeil, et elle s'enroule à sa surface, faisant de l'écume comme les vagues qui se brisent sur une plage, touchant ses parties les plus tendres et amenant des rêves à monter de ses profon-

deurs, comme les bulles des prairies enfouies dans le sable. Et nous nous éveillons, sachant que nous avons été touchés par quelque chose de beau, d'une beauté que jamais nous ne comprendrons, sachant seulement que nous avons été témoins de son passage inexprimable. Nous appelons son nom, si nous pouvons encore nous en souvenir, et nous lui demandons de rester un moment de plus, rien qu'un moment. Mais déjà elle est partie.



Ce businessman, c'est Robert Glandier, cadre falot pesamment atteint par la quarantaine, qui un jour de ras-le-bol est allé étrangler sa femme en fuite du domicile conjugal pour aller s'éclater à Las Vegas... Or, voilà qu'un an plus tard, la défunte épouse se réveille de sa tombe et revient le hanter dans un détestable esprit de vengeance. C'est ainsi que débute cette grand-guignolesque et sulfureuse histoire de fantômes et de réincarnations, cet incroyable pastiche de roman d'horreur gothique tout dégoulinant d'hémoglobine, qui est surtout un flambant pamphlet anti-crétinisme.



L'auteur :

Né dans le Minnesota en 1940, Thomas Disch est le plus cosmopolite des auteurs de S.-F. américains puisqu'il a vécu en Europe, en Turquie et au Mexique. Ecrivain éminemment "littéraire", il occupe à mi-chemin du mainstream et de la S.-F. une place qui ne peut se comparer qu'à celle de Ballard. Ses romans les plus célèbres sont *Génocide*, *Camp de concentration* (Laffont) et *334* (Préface du Futur).

Roman traduit de l'américain
par Alain Dorémieux

ISBN 2.207.30377.2

illustration de couverture
Gérard Duboscq

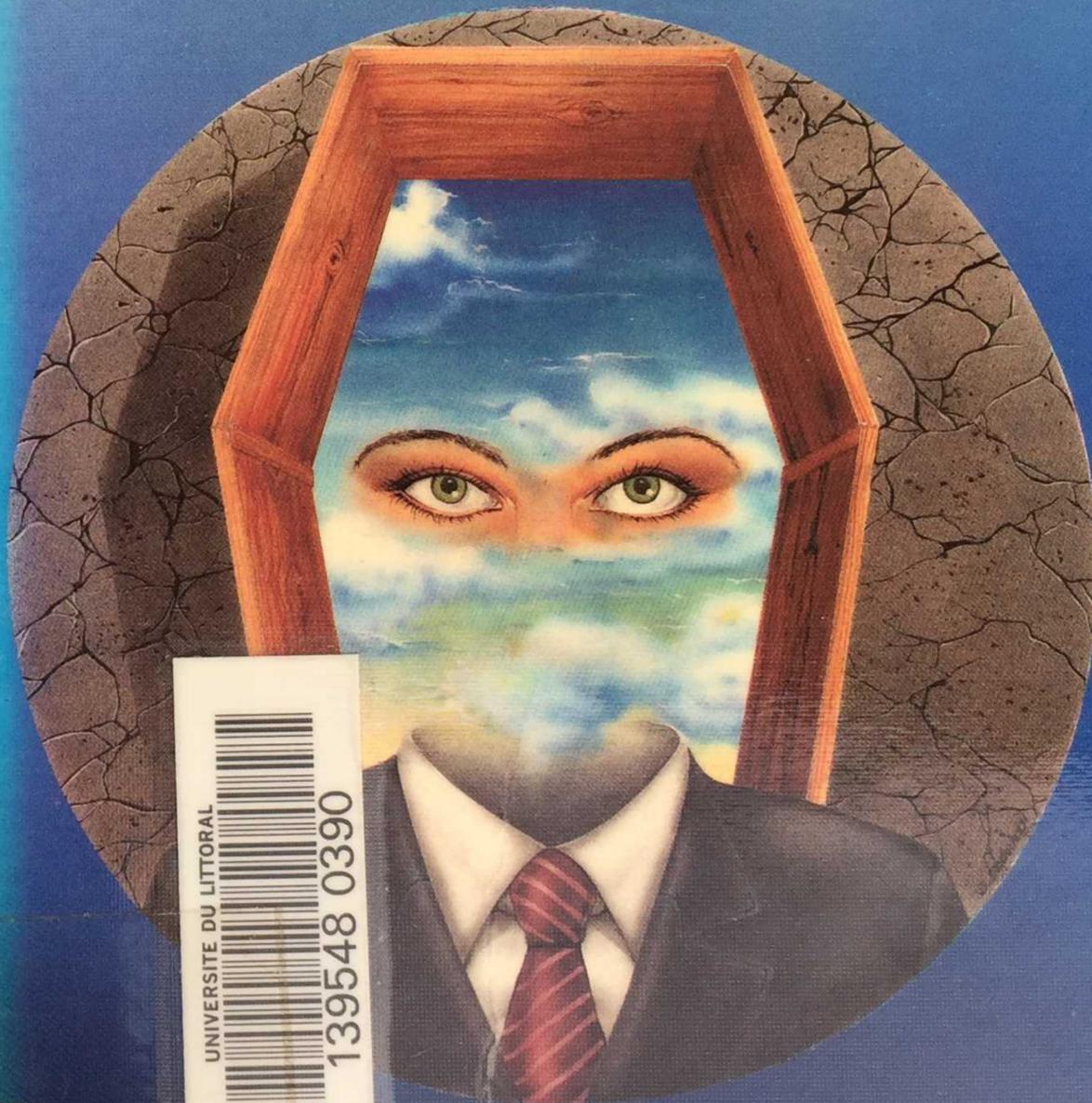


309.37
DIS
b

présence du futur

thomas disch

le businessman



denoël